en 785, la mosaïque d'une église jordanienne nommera en grec les cités individualisées dans la marge de sa bordure. C'était néanmoins la fin d'un langage et les Abbassides commencent déjà à traduire en arabe des traités de philosophie et de médecine.

Le livre se clôt par la citation des ultimes paragraphes du *Temps retrouvé*. Dernière touche à un livre étincelant que cette allégorie du duc de Guermantes, semblable « à ces vieux archevêques sur lesquels il n'y a de solide que leur croix métallique » !

J.-P. CALLU.

Archéologie. Histoire de l'art.

Raffaela PAPI, *Dischi-Corazze abruzzesi a decorazione geometrica nei musei italiani* : Rome, Giorgio Bretschneider (= *Archaeologica*, 93), 1990, VII-101 pages, 99 planches de dessins, 29 planches de photos hors-texte.

L'auteur veut démontrer qu'une partie de la production de disques de bronze des VIII^e^-VII^e^ siècles, découverte aux alentours du lac Fucin, est bien de fabrication bruttienne, alors que depuis PINZA et PIGORINI la majorité des historiens de l'art admet une origine soit étrusque, soit picène : elle s'appuie pour cela sur la découverte d'un atelier métallurgique à Collelongo, mais même indépendamment de cela la cohérence interne de chacune des séries stylistiques définies dans le livre suffit à démontrer le propos, particulièrement pour les motifs d'animaux fantastiques traités sur un mode qui n'a rien d'étrusque.

L'interprétation de ces disques — en général, lorsque par chance ils sont découverts en contexte funéraire, ils sont accouplés par deux, un grand de diamètre légèrement supérieur à 20 centimètres et un petit légèrement inférieur à 10 centimètres, mais on connaît des inhumations à trois disques ou plus — est davantage sujette à caution : on admettra volontiers qu'ils étaient destinés à être reliés entre eux par un système de liens ou accrochés à un vêtement de cuir, puisque les trous de fixation existent dans la plupart des cas, mais ni la surface couverte par chaque disque ni leur nombre ne permettent, à l'évidence, une protection efficace : tout juste protègeraient-ils le cœur; les exemplaires découverts dans des tombes féminines et même dans une sépulture d'enfant viennent aussi infirmer l'opinion défendue par l'auteur. Qu'ils fassent partie de l'attirail destiné à distinguer les nobles et les riches du reste de la société est indéniable, mais qu'ils désignent uniquement les guerriers ne nous convainc pas. Le problème, à notre sens, reste entier, comme pour les disques composites du Hallstatt C jurassien, analogues par leurs dimensions, qu'on baptisait naguère « disques de pudeur » parce qu'ils se trouvent majoritairement dans des sépultures identifiées comme féminines.

Le raisonnement va cependant encore plus loin, car l'auteur tente d'affirmer l'existence précoce (milieu VIII^e^ siècle) d'une civilisation proto-marse culturellement (et ethniquement ?) distincte, qu'elle reconstruit avec des caractères bien proches des Samnites historiques : peuple transhumant dominé par une caste aristocratique guerrière que symbolise le guerrier de Capestrano, celui-là même que Raymond BLOCH, dans la récente édition du livre X de Tite-Live, propose comme symbole figuré des Samnites historiques. Elle voit par ailleurs dans la présence de tombes *a circolo* dans l'orientalisant de Tivoli l'indice d'une pénétration de ces supposés proto-Marses en Latium. Toutes ces hypothèses, si tentantes qu'elles soient, restent passablement fragiles, et une certaine allusivité des raisonnements, le manque de plans de sépultures (p. 15 on renvoie à une planche qui n'existe

pas), le choix ambigu de séries qui ne sont pas uniquement à base géométrique, ne contribuent pas à les rendre plus solides. On regrettera également, dans une illustration généralement très bien réalisée, l'absence d'échelles.

En conclusion, il semble indéniable que les trois grandes séries étudiées — géométrique à centre solaire ornée au repoussé, géométrique perforée, suborientalisante à animaux fantastiques — sont bien de production locale; pour la suite du raisonnement, on se heurte évidemment au manque de contextes funéraires connus dans une catégorie d'objets qui a particulièrement souffert du commerce des antiquités au siècle dernier, et la reconstitution proposée d'une culture de type samnite reste, jusqu'à plus ample informé, quelque peu gratuite.

Richard ADAM.

Felice Gino LO PORTO, *Timmari. L'abitato, la necropoli, la stipe votiva* : Rome, Giorgio Bretschneider (= *Archaeologica*, 98), 1991, XVIII-232 pages, 92 pl. hors-texte.

Depuis 1964, l'auteur s'attache à publier les antiquités de la Basilicate. Il avait déjà travaillé, en 1968, sur le musée Domenico Ridola où se trouve, heureusement conservé sans perte des contextes, le mobilier du secteur de Timmari. Ce site est l'un des plateaux qui entourent Matera, remarquablement placé pour relier les colonies ioniennes de la côte de Métaponte aux établissements indigènes d'Apulie, qu'on les appelle œnotriens ou peucétiens (région de Potenza).

En publiant des fouilles qui remontent, pour l'essentiel, aux premières années de ce siècle, LO PORTO a sélectionné la période historique aux dépens de la Préhistoire et du Villanovien local, et s'intéresse tout spécialement à la période d'hellénisation : sépultures du Giardino Storzillo, de la Montagnola, de San Salvatore et surtout de Camposanto forment un premier ensemble; le dépôt votif du sanctuaire de San Francesco occupe l'essentiel du travail (p. 62-225); l'habitat, annoncé dans le titre, se résume à trois fouilles partielles de bâtiments proches des nécropoles.

Le dépôt présente, il est vrai, un intérêt particulier de par le nombre de monnaies (160) qui permet de préciser quelque peu la chronologie du milieu du Ve siècle à la fin du IIIe, une belle série de céramique locale et importée, peinte ou non, où se rencontrent influences grecques et traditions indigènes, une proportion inusitée d'objets de métal, et une statuaire qui comporte quelques types originaux. A travers les trois types de structures, on peut de la sorte retrouver précisément l'histoire de la région, prospère au IVe siècle, mais qui subit de plein fouet deux crises après 272, date de la conquête romaine, et à l'issue de la deuxième guerre punique qui met fin à la civilisation urbaine.

Quelques détails laissent un peu sceptique toutefois : l'attribution du culte à Aphrodite d'un côté, de l'autre à Perséphone (p. 68), ultérieurement remplacée par Artémis, Démèter et Korè. Cette dernière hypothèse repose sur le seul graffite παῖ sur la coupe ionienne 216; Aphrodite est désignée quant à elle par le tesson épigraphe 217, ce qui est plus solide car ce tesson dûment découpé est isolé au milieu d'un grand nombre de vases entiers, et que de plus les statuettes du IVe et deux buccins désignent assez clairement la déesse née de la mer. On émettra aussi quelques regrets quant au traitement sommaire des nécropoles : le mobilier n'est pas illustré dans son intégralité, on doit souvent se contenter de photos des vitrines du musée, et il est assez choquant de voir désigner comme « semblables » des fibules dont les unes ont le ressort interne (Camposanto, sépulture 24) et les autres externe (sépulture 17), d'autant que les ressorts externes sont en principe d'origine celtique.

Richard ADAM.

Giuliana NARDI BRUNETTI, Maristella PANDOLFINI ANGELETTI, *Studi etruschi, Indici dei volumi XLI-L* : Rome, G. Bretschneider, 1990, 272 pages.

Ce volume a pris son temps pour paraître, puisque le tome L est daté de 1982, mais c'est un travail énorme et particulièrement détaillé, selon la tradition des *indices* des *S. E.* ; en plus de l'*index* général par auteurs et thèmes des articles, on note dix *indices* analytiques : auteurs modernes cités, auteurs anciens, toponymes, musées, noms de personnes/peuples, matières, faits de langue, mots étrusques, mots d'autres langues, recueils épigraphiques. Expérience faite, les *indices* croisés rendent la recherche particulièrement facile et exhaustive.

Richard ADAM.

Giannangelo CAMPOREALE, *La collezione C.A., Impasti e buccheri, I* (Giorgio Bretschneider, Archaeologica, 101) : Rome, 1991, X-170 pages, 113 tables, 25 figures.

Beaucoup de vases trouvés en Toscane ont abouti dans des collections, publiques aussi bien que privées, sans que rien ne soit connu des circonstances de leur découverte. Il est clair que l'étude se voit ainsi privée dès le départ de données essentielles, et on comprend que nos collègues transalpins soient extrêmement sensibles au problème posé par cette situation qui n'appartient pas seulement au temps des grandes collections du XIX^e^ siècle. Encore faut-il souhaiter que ces objets ne soient pas totalement ignorés du monde scientifique — ce qui est le cas la plupart du temps ! En ce sens on doit être reconnaissant aux propriétaires genevois de cette collection d'avoir donné toutes facilités pour une étude exhaustive, et à G. CAMPOREALE de l'avoir faite avec toute la précision voulue. Ce premier ouvrage, portant sur 161 objets en céramique d'impasto et bucchero, représente le tiers de la collection : elle a en effet pour caractère remarquable de s'être concentrée sur ces catégories de vases typiques du monde étrusque (et environnant) entre le VIII^e^ et le VI^e^ siècle. Les objets sont décrits avec toute la précision et l'illustration nécessaires — conformément aux normes de la série. A parcourir l'ouvrage, on ne peut qu'être frappé par la richesse de cet apport de matériel inédit — complétant par exemple des séries étudiées dans des études classiques comme celle de J. POUPÉ, de 1963, sur les aryballes de bucchero, ou celle de M. BONAMICI, de 1974, sur les vases de bucchero à décor incisé. Par les problèmes nouveaux aussi qu'il pose : nous relèverons ainsi la présence inattendue dans des formules de possession avec *mi* du terme *qutum* sur un aryballe (donc sur un vase à huile, et non à vin) et de son diminutif *qutumuza* sur un vase de type original, à col et anse d'aryballe, au corps en forme de cruche pansue et au fond perforé — alors que le terme, tranposition du grec χώθων, n'était jusqu'ici attesté, en étrusque et en falisque, que sur des œnochoés ou cruches.

Dominique BRIQUEL.

Annamaria COMELLA, Grete STEFANI, *Materiali votivi del santuario di Campetti a Veio, Scavi 1947 e 1969* (= *Archaeologica*, 84) : Rome, G. Bretschneider, 1990, 220 pages, 60 pl. hors-texte.

Ce nouveau volume, le cinquième du corpus des dépôts votifs italiens, est dû à la spécialiste du domaine aidée de G. STEFANI, qui a publié dans la même série les terres cuites du Musée National de Tarquinia. Selon les normes de la collection, le catalogue occupe la plus grande partie du volume, suivi de tableaux récapitulatifs qui intègrent les fouilles de Luisa VAGNETTI et la typologie établie par cette der-

nière. L'interaction de deux typologies fondées sur des critères très différents est passablement complexe, mais elle permet d'obtenir — enfin! — un début d'affinement chronologique. On attendrait mieux de fouilles récentes, mais celles-ci n'ont été organisées que pour sauver une partie du mobilier des clandestins qui avaient soumis le site à un pillage systématique, et qui ont même cambriolé le dépôt de fouilles. Les données archéologiques sont donc rares (il n'existe qu'un plan disponible, dû à Massimo PALLOTTINO en 1938, et l'emplacement de ses fouilles n'a jamais été retrouvé dans la broussaille du nord du plateau), réduites en fait à une grotte utilisée pour le culte; le mobilier est bien évidemment incomplet, mais on peut l'espérer représentatif. Malgré ces problèmes, il est possible de distinguer deux périodes d'utilisation, l'une à la fin de l'archaïsme, la seconde entre le IV^e^ et le II^e^ siècles, et de déduire de divers éléments le caractère chtonien du culte de Campetti : dédicace à Cérès d'un L. Tolonios, homonyme du Lars Tolumnius qui était roi de Véies dans les années 430, représentation du porc qui est la victime traditionnelle de sacrifices chtoniens, divinités kourotrophes assimilables à Déméter, surtout en Sicile. Cette Déméter devait répondre en étrusque au nom de *Vei*, d'après deux sources épigraphiques distinctes (p. 205, 218). Il est possible aussi qu'un culte de Dionysos chtonien ait été installé à Campetti à partir du IV^e^ siècle, ce qui confirmerait la bipartition sociale de cette partie nord du plateau : à Campetti les cultes « populaires », à Portonaccio et à Macchiagrande les cultes apolliniens aristocratiques (auxquels L. Tolonios a d'ailleurs aussi dédicacé une œnochoé); ainsi, sous réserve de vérification, l'archéologie confirmerait à Véies un phénomène bien connu historiquement à Rome avec la bipartition des cultes entre Aventin et Capitole.

Richard ADAM.

Alessandro MORANDI, *Epigrafia di Bolsena etrusca* (Studia Archaelogica, 54), L'Erma di Bretschneider : Rome, 1990, 126 pages.

Ce petit livre, malgré son titre, ne concerne pas les seuls spécialistes d'épigraphie étrusque. Même si l'auteur se défend de vouloir reprendre, à partir des nouveautés qu'il apporte, la question de la localisation de la Volsinies étrusque, on sent bien que c'est le problème sous-jacent à toute cette documentation. Doit-on considérer que la question a été définitivement réglée dans le sens de la thèse qui semble aujourd'hui quasiment universellement admise (et à laquelle R. BLOCH paraît s'être rallié), c'est-à-dire celle d'une identité de la Volsinies étrusque avec Orvieto, le nom de Bolsena étant alors dû au fait que les habitants de Volsinies auraient été transférés sur ce nouveau site après la conquête par les Romains en 264? L'auteur ne prend pas explicitement parti contre cette présentation, actuellement régnante — et l'hypothèse, qu'il envisage rapidement, d'une dépendance d'Orvieto par rapport à Chiusi demanderait à être approfondie (en tenant compte des différences constatables par exemple dans le stock onomastique, dans le système graphique). Mais il est certain que l'enquête menée par l'auteur apporte des éléments nouveaux, et très importants. En particulier un travail, remarquable, de recherche sur les archives permet de compléter ou de corriger sur bien des points le *Corpus Inscriptionum Etruscarum*. Il est clair en tout cas qu'à la lecture de ces pages on ne peut se contenter de la vision d'une pauvre ville-refuge, fondée après 264. A. MORANDI souligne à juste titre la vitalité de cette cité, et l'importance que doit avoir eue ce centre d'habitat déjà avant cette date. Ce qui fait que, même dans le cadre de l'hypothèse d'un transfert de population à partir d'Orvieto, il faudra maintenant insister davantage sur les facteurs de continuité, et le fait que le

centre préexistait. Ce que semble aussi montrer l'analyse comparative des gentilices connus à Bolsena et à Orvieto : le recouvrement n'est que fort partiel. Sur un plan plus strictement épigraphique, notons l'intérêt des inscriptions à caractère public — 32 et sans doute 33 — : elles ne sont pas si nombreuses dans le domaine étrusque! L'auteur s'oppose à l'identification récemment proposée par C. de SIMONE et H. RIX du *zilaθ meXl rasnal* avec un *praetor rei publicae*, et revient à l'interprétation traditionnelle de *praetor totius Etruriae*. Il est dommage qu'il ne puisse développer ses vues plus longuement que dans la brève note 25, p. 106-107 (avec par exemple les problèmes de lecture et d'interprétation que pose *CIE* 5093).

Dominique BRIQUEL.

Kokalos, XXXIII, 1987 : Rome, G. Bretschneider, 1990, 356 pages, 63 pl. hors-texte.

La belle revue de l'Université de Palerme, consacrée bien entendu à l'histoire et à l'archéologie de la Sicile, comporte à côté de notes plus brèves et d'hommages à Biagio PACE, le célèbre byzantiniste palermitain, deux importantes synthèses réunissant l'ensemble des auteurs compétents : l'une sur Camarina archaïque, l'autre sur Palerme sous le Principat.

Richard ADAM.

Rivista di Archeologia, 14 : Rome, G. Bretschneider, 1990, 132 pages, 31 planches hors-texte.

Le périodique de l'Université de Venise est, comme d'habitude, principalement orienté vers l'iconographie, avec notamment un répertoire des représentations funéraires de banquets dans l'art romain et une étude critique des manteaux enroulés autour des hanches, symbole d'héroïsation (F. GHEDINI, S. MAGGI). On remarquera aussi la suite de la publication de Ra's Al-Hamra, avec une curieuse typologie de l'industrie en pierre taillée, et dans la série « technologia nell' Antichità », l'excellent article de Jean GRAN-AYMERICH signalant une base de tour de potier archaïque dans l'arrière-pays tartessien, ainsi enfin que quelques éléments de préinventaire informatisé des bronzes grecs, vaste ambition. Toujours donc cet éclectisme maintes fois signalé, mais cette fois peut-être plus de rigueur et d'approfondissement dans la plupart des articles.

Richard ADAM.

Marga WEBER, *Baldachine und Statuenschreine* : Rome, G. Bretschneider (= *Archaeologica* 87), XVIII-259 pages, 58 planches hors-texte.

L'auteur a constitué un corpus important de quelque 280 objets assyriens, égyptiens, grecs classiques (lécythes, dalles funéraires), italiques et gréco-italiques, qui répondent à la définition générale de constructions ouvertes destinées à abriter des statues, à l'exclusion des chapelles fermées et des abris naturels (grottes) ; la distinction n'est pas toujours facile et certains artefacts étudiés sont à la limite de la définition, tandis que d'autres ont été omis. Les sous-catégories baldaquin, naïskos, parasol ou chasse-mouches (Schirm), monoptère, sont hétérogènes et peuvent se recouper. Les supports, du monument réel à la lampe à huile, en passant par les vases peints, frises architectoniques et miroirs, sans parler des mon-

naies, sont aussi divers que souvent difficiles à interpréter : ainsi sur la paroi peinte de la tombe du Singe à Chiusi, la femme voilée sous parasol ne s'interprète pas comme une statue de divinité, mais comme la défunte héroïsée, de même que sur certains miroirs étrusques à scènes galantes qui n'ont pas été mentionnés. La grande diversité des origines et des chronologies (jusqu'à l'art paléochrétien), jointe à l'absence d'artefacts pour certains sous-types, rend l'étude confuse et pour tout dire inefficace. On admettra l'utilité d'un corpus de telles représentations dans l'art assyrien et égyptien d'un côté, dans la figure rouge d'Italie méridionale (avec ses dérivés étrusco-italiques) de l'autre, mais il ne semble pas que les deux domaines soient idéologiquement compatibles, et il aurait donc mieux valu étudier à fond un seul des deux plutôt que de survoler sans les approfondir des séries de monuments hétérogènes, et éviter de mêler au passage des temples *in antis* qui ne relèvent pas de la définition de départ. Le risque d'un pareil mélange est que certains esprits imaginatifs se croient autorisés à se fonder sur de tels gros travaux d'érudition pour affirmer n'importe quoi dans le domaine sensible des rapports entre Égypte et Grèce ou Étrurie.

Richard ADAM.

Mario DENTI, *Ellenismo e romanizzazione nella X regio. La scultura delle élites locati dall'età repubblicana ai Giulio-Claudi* : Rome, Giorgio Bretschneider (= *Archaeologica*, 97), 1991, 378 pages, 102 pl. hors-texte.

La romanisation de la région Vénétie-Istrie n'est vraiment achevée, dans les parties les plus orientales du moins, qu'à l'époque julio-claudienne. D'autre part, le principat ne provoque pas de rupture au point de vue artistique : à partir d'un répertoire et de techniques hellénistiques, l'aristocratie conserve à la statuaire les mêmes finalités et aspects avant et après le changement de régime. C'est par ces deux rappels utiles que l'auteur entame sa longue introduction méthodologique. Après avoir signalé que la totalité des pièces étudiées est dépourvue du moindre contexte archéologique et que par conséquent la chronologie doit se fonder sur les seuls critères stylistiques, à étudier donc très finement, il passe à l'histoire critique de la notion d' « art cultivé » créée, en 1958, par MANSUELLI. Le défaut commun à cet auteur et à ses successeurs est de fonder l'étude diachronique sur les archétypes et non sur les copies. La critique, vive, reprendra dans un passage de la longue conclusion (p. 315-320).

Il ressort cependant, après l'analyse, ville par ville, de dizaines de statues pour la plupart fragmentaires et dont la banalité provoque un ennui profond, un certain nombre d'éléments positifs : le lien entre ce qu'on appelle la tradition italique et les classes moyennes d'une part, entre la tradition hellénistique, l'aristocratie dirigeante et les centres urbains de l'autre, apparaît plus finement étudié qu'ailleurs. Les principaux ateliers, déjà fixés à Altinum et Aquileia, subissent et propagent l'influence d'Antoine qui, de 43 à 40, par l'intermédiaire d'Asinius Pollion, gouverne la région; il en découle un goût baroque et orientalisant qui privilégie des archétypes pergaméniens, moins estimés dans les autres parties de l'Italie qui ont eu le temps de s'adapter aux modes hellénistiques indépendamment de la romanisation, alors que dans la région X, hellénisée bien avant la survenue de l'art hellénistique, les deux phénomènes sont concomitants. Inversement, ayant été épargnée par la deuxième guerre punique, la Vénétie a pu développer plus tôt un évergétisme municipal à partir de la fin du II^e^ siècle, contrairement à sa voisine l'Émilie qui doit attendre Auguste pour recevoir de la statuaire hellénistique. La précocité de l'accès au sénat des aristocrates vénètes, l'existence de cercles cultivés protégés

par de grands propriétaires fonciers dès la fin de la République, favorisent cet avancement. Dans ces conditions, le changement qu'apportera le Principat augustéen sera d'abord quantitatif, secondairement qualitatif avec un privilège du style sévère et des archétypes atticisants, tandis qu'avec Claude la Vénétie-Istrie rejoindra les autres régions dans le moule unique : floraison de statues commémoratives de la famille impériale, effacement, dans la statuaire du moins, des évergètes locaux.

Il faut savoir gré à DENTI d'avoir affronté un matériel aussi ingrat, de l'étudier à fond et de l'illustrer très correctement; autre élément à son honneur, et qui n'est pas si fréquent dans la collection, la bibliographie est exhaustive et en quatre langues.

Richard ADAM.

Giandomenico DE TOMMASO, *Ampullae vitreae. Contenitori in vetro di unguenti e sostanze aromatiche dell'Italia romana (I sec. a. C.-III sec. d. C.)* : Rome, G. Bretschneider (= *Archaeologica*, 94), 1990, 134 pages, illustrations dans le texte.

Comme le titre l'indique suffisamment, l'auteur limite son étude aux vases de verre attribuables à un usage précis, en tentant de montrer que certains récipients de l'ordre du demi-litre ou du litre, malgré l'absence de sources, sont consacrés au vin de qualité et non au parfum en gros (p. 25-26). Ceci nous vaut, pour une cause déjà entendue (p. 27), un bien inutile excursus sur les amphores; mais par la même occasion, l'auteur pose — le premier à notre connaissance, du moins de manière approfondie — la question du commerce des parfums en gros et au détail, et apporte d'intéressants éléments de réponse, en particulier en établissant que dans nombre de cas le contenant, identifiable par sa forme et/ou par une marque, avait pour but de distinguer le contenu et d'en garantir origine et qualité : rien de bien différent donc de ce que font nos actuels parfumeurs.

Les textes et l'épigraphie indiquent à Pouzzoles un quartier de *vitrarii* et d'*unguentarii* plus ou moins confondus; la situation est moins simple en de nombreuses villes italiennes, Rome en tête, où *vitrarii*, *unguentarii* et *thurarii* ne sont pas compagnons de *vicus* ni de *regio*, mais cela ne fait que renforcer l'idée d'une exploitation locale des cultures de fleurs des *horti*. En revanche les formes de balsamaires sont le plus souvent d'origine orientale (type 36 : Chypre; type 37 : Syrie; type 74 : Égypte, etc.), ou se retrouvent plus volontiers en Orient qu'en Italie (type 40), quand la fabrication même n'est pas strictement orientale (types 76, 77). Les contextes archéologiques étudiés (et peut-être un peu trop sollicités, p. 105) indiqueraient que dans les années 50-25 le parfum est encore une denrée rare importée d'Orient — d'où l'épithète élégiaque de « syrien » que l'auteur aurait pu citer en faveur de sa thèse — et que peu à peu il se produit en Campanie, à Aquileia, en Tessin, avec des entreprises locales qui adoptent la technique du verre soufflé et ne manquent pas de signer leurs produits — le contenant valant pour le contenu, à la différence du vin.

L'étude épigraphique vient ici confirmer la typologie, qui occupe la majeure partie de l'ouvrage, mais nous restons insatisfaits : non qu'une nouvelle typologie soit inutile pour le verre, où nous sommes actuellement un peu dans la même situation que pour la céramique voici une trentaine d'années : il reste utile d'affiner. Ni parce que l'auteur a procédé (p. 30-31) empiriquement en créant un type à chaque forme nouvelle rencontrée; ceci vaut sans doute mieux, dans le domaine précis, que de créer une grille formelle multi-critères dont la plupart des cases res-

teront vides. Mais surtout parce qu'il reste toujours dans le vague en parlant de forme « bien attestée » à tel ou tel endroit (pour l'Orient) et en ne citant le plus souvent, pour l'Italie, que des sites, sans précision statistique (sauf quand le type est très peu représenté). Or, à partir de l'énorme travail de dépouillement qu'on devine sous-jacent, un traitement informatique simple était possible : cartes de répartition, histogrammes géographiques et chronologiques. Il aurait certes gonflé la publication, mais ne voyons-nous pas souvent chez le même éditeur des ouvrages qui pourraient avec profit s'alléger de la moitié ou des trois quarts de leur poids ? Pour une fois, il aurait fallu faire plus volumineux, et ce d'autant plus qu'on recommence à travailler sur le verre un peu partout en Europe. Il aurait fallu également davantage de dessins, en particulier des types orientaux, pour permettre de contrôler des expressions aussi vagues que le récurrent « il tipo è noto anche in... » ou « la tecnica è nota anche in Oriente in esemplari che sembrano distinguersi da quelli occidentali per una forma più slanciata... ».

Richard ADAM.

Ministero per i Beni culturali e ambientali, Soprintendenza archeologica di Pompei, IBM, *Rediscovering Pompeii* : Rome, « L'Erma » di Bretschneider, 1990, 288 pages.

Cet ouvrage est le catalogue d'une exposition réalisée par IBM-Italie, en collaboration avec le Ministère italien de la Culture et la Direction des Antiquités de Pompéi, et qui fut d'abord présentée à New York, dans la « IBM Gallery of Science and Art », entre le 12 juillet et le 15 septembre 1990. Cette exposition poursuit deux objectifs : d'une part, faire découvrir ou redécouvrir Pompéi au public américain, géographiquement éloigné des trésors de la culture européenne (ainsi s'explique son titre) ; d'autre part, amener les historiens et archéologues à s'interroger encore davantage sur l'aide qu'ils peuvent attendre de l'informatique.

Le livre est entièrement rédigé en deux langues, l'italien et l'anglais. L'introduction de B. CONTICELLO traite du travail effectué depuis dix ans par la Direction des Antiquités qu'il dirige et définit la manière dont elle utilise, ou compte utiliser, l'informatique. Après quelques pages générales sur Pompéi, on en vient aux utilisations de l'informatique en numismatique (A. STAZIO), en papyrologie (M. GIGANTE), en archéologie, et à un certain nombre de programmes informatiques concernant la région du Vésuve et son histoire, dont la plupart relèvent moins de la recherche elle-même que de sa diffusion.

La seconde partie du livre est un catalogue des objets, des peintures, des sculptures, des photographies présentés dans l'exposition ; elle se compose de notices soigneusement faites, et parfois même très précises et détaillées, dues à la plume d'archéologues italiens et qu'accompagnent de brèves bibliographies. Il faut souligner la grande qualité de l'illustration, et en particulier des photographies de peintures murales, de sculptures et d'objets divers.

Jean ANDREAU.

Günther ZUNTH, AIΩN *im Römerreich. Die archäologischen Zeugnisse* (Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 1991, 3) : Heidelberg, 1991, C. Winter, Universitätsverlag, 8°, 45 pages.

Ce fascicule fait suite à celui publié dans la même série (1989-2), qui a traité de l'histoire du mot, de son étymologie et de l'évolution du sens d'Homère aux philosophes (pour Platon et Aristote, il signifie « éternité ») jusqu'à la fin de

l'époque hellénistique. A partir de cette notion Auguste aurait imaginé une divinité qui devait symboliser pour l'Orient grec la durée du nouvel empire, incarnée en Occident par la proclamation d'un nouveau *saeculum aureum* (*ludi saeculares* de 17 av. J.-C.). Le mot demeure en usage dans la littérature et la propagande officielle.

L'auteur rejette d'abord des témoignages archéologiques considérés jusqu'ici comme valables : un de Karlsruhe (quatre lettres mal lues sur un tesson de céramique), le monstre léontocéphale de Mithra; la mosaïque cosmologique de Merida (sur laquelle il faudrait lire en fait : *Aetas Aurea*); un relief de Modène représentant la divinité orphique Protogonos ou Phanes, pour conserver les documents suivants : une statue découverte en 1956 à Aphrodisias, où des reliefs honoraient Rome associée à Aiôn et Auguste; à l'instigation de Gaius Iulius Zoilos le peuple aurait érigé un monument grandiose, traduction grecque de l'idée incarnée par les *ludi saeculares*; une mosaïque de Philippopolis : image, avec le nom, d'un homme grand, fort, presque nu; une autre d'Antioche sur l'Oronte, avec le nom également; une de Paphos, image d'un homme âgé, illustration d'un poème épique; enfin la *Tabula Mundi* de Gaza (milieu du VI[e] siècle).

L'auteur présente ensuite et critique l'hypothèse d'un Aiôn juvénile, recherche les antécédents (Kallixeinos de Rhodes) et les suites de l'*Annus* d'Hadrien, dieu jeune dans le cercle du zodiaque, qui n'est pas Aiôn, mais a un sens comparable : la première année d'une ère nouvelle. Références à des mosaïques d'El Djem, Haïdra, Carthage (*Annus* enfant). On suit le motif sur des médaillons d'Antonin le Pieux (avec l'image du phénix), de Julia Mammaea, de Gordien III.

Nette conclusion : le symbole d'Hadrien (*Annus*) exprimait en latin la même idée que le concept philosophique grec d'Aiôn, utilisé par Auguste.

R. CHEVALLIER.

R. J. A. WILSON, *Sicily under The Roman Empire.* The archeology of a Roman province, 36 BC-AD 535 : Wiltshire, 1990, 452 pages, 290 illustrations.

A partir d'une thèse de doctorat soutenue à Oxford, R. J. A. WILSON a remanié son manuscrit et a beaucoup élargi son champ d'investigation. Son but avoué est de faire une synthèse sur la province romaine de Sicile entre la fin de la République et l'époque byzantine en 535 ap. J.-C. Il a, bien sûr, rencontré un obstacle majeur : la plus grande partie des données de fouilles sur l'époque romaine sont inédites; jusqu'à la page 45 l'auteur présente des remarques générales qui concernent la géographie, les communications, les données héritées de la République, la réorganisation augustéenne après la défaite de Sextus Pompée, et la condition juridique des cités : colonies et municipes. Dès ces premiers chapitres il montre qu'il sait exploiter avec aisance les données d'origines variées : archéologiques, historiques, littéraires, juridiques, épigraphiques et numismatiques. La suite de sa recherche va bien au-delà des promesses de son sous-titre : « L'archéologie d'une province romaine 36 BC-AD 535 ». Il étudie ensuite les monuments publics et privés, l'urbanisation, les campagnes, l'industrie et le commerce, les cultes. Le chapitre 9 montre comment la Sicile s'est transformée entre la fin de la République et le Bas-Empire. Il met en relief des aspects très intéressants de cette acculturation, en particulier sur le plan de l'épigraphie avec des cas de bilinguismes, des erreurs en grec comme en latin, dues à des « contaminations » réciproques, des translittérations de certains mots ou noms propres grecs en latin; il donne maints exemples qui concernent aussi l'architecture (par exemple l'adoption de l'*opus reticulatum*), la sculpture. Un chapitre est consacré à la Sicile byzantine, deux appendices au Zeus et au bélier de Syracuse.

L'ouvrage publié en grand format (31 × 22 cm) est illustré de centaines de photographies et de plans, accompagné d'une bibliographie par thèmes, d'un glossaire et d'un *index*.

En introduction à son ouvrage, WILSON rappelle les propos de Biagio PACE dans *Arte e Civiltà della Sicilia Antica* en 1958; « L'histoire de la Sicile impériale est une page blanche ». Le guide Laterza de Filippo COARELLI et Mario TORELLI « *Sicilia* », paru en 1984, avait commencé à combler quelques lacunes, en particulier à propos de la Syracuse d'époque romaine. Cependant, la page restait encore très blanche et l'auteur de *Sicily under the Roman Empire* apporte une contribution fondamentale basée sur des données en partie inédites, toujours isolées d'un contexte plus général lorsqu'elles avaient été publiées.

On peut seulement espérer que ce livre encouragera tous ceux qui ont fouillé depuis presque un demi-siècle en Sicile à publier, enfin, leurs recherches, même si elles ne concernent pas l'époque grecque de l'île!

Mireille CEBEILLAC-GERVASONI.

A. DE POORTER et P.-J. CLAEYS, *Les sigles sur matériaux de construction romains en terre cuite en Belgique* : Louvain, Katholieke Universiteit Leuven, Acta Archaeologica Lovaniensia, Monographiae, n° 1, 1989, 300 pages.

Les auteurs présentent un catalogue très sérieusement fait de toutes les marques sur matériaux de construction en terre cuite d'époque romaine qui ont été trouvées dans l'actuelle Belgique. Ils fournissent un certain nombre d'inédits et corrigent les lectures des marques déjà publiées.

Réduits à des initiales ou, au mieux, à cinq ou six lettres, tous ces sigles apportent évidemment beaucoup moins d'informations que celles des briques de la région romaine. Pour l'instant, ils ne nous apprennent rien sur la structure des entreprises dans lesquelles ils ont été produits.

Il faut d'autant plus apprécier les intéressantes remarques de A. DE POORTER et de P.-J. CLAEYS, en particulier quant à leur répartition géographique. La quasi-totalité des marques connues se concentrent en effet sur une large bande traversant du sud-ouest au nord-est le centre de la Belgique. Ailleurs, on rencontre des briques, mais elles ne sont pas marquées. Plusieurs raisons, tant pédologiques qu'économiques, permettent d'expliquer cette curieuse situation.

C'est là un travail solide, qui contribue au progrès de l'histoire du commerce et de l'occupation du sol.

Jean ANDREAU.

Les villas romaines de São Cucufate (Portugal), publiées sous la direction de J. ALARCÃO, R. ÉTIENNE, F. MAYET, avec la collaboration de J.-P. BOST, G. CHARPENTIER, V. MANTAS, I. PEREIRA, P. SILLIÈRES (Mission archéologique française au Portugal, Institut d'archéologie de l'Université de Coimbra), I, texte, 336 pages et II, planches, 165 p. de plans et photographies : Paris, De Boccard, 1990.

L'ampleur de cette publication et le nombre de ses collaborateurs correspondent à l'importance exceptionnelle du monument; mais ils laissent entendre aussi la diversité des enquêtes grâce auxquelles cette monographie est devenue une véritable étude historique régionale de la romanisation dans le sud de l'antique Lusitanie. Tel est aussi le sens de ce titre au pluriel. Il est d'abord adéquat à l'existence des trois villas qui se sont succédé sur le site de Vila de Frades dans la

province portugaise d'Alemtejo ; mais il suggère également qu'autour de cette villa de São Cucufate, l'équipe franco-portugaise a su multiplier les enquêtes de terrain et les sondages, pour reconstituer le paysage agraire d'une région où cette villa prend place parmi nombre d'établissements antiques, analogues mais bien plus modestes.

Avec les restes de sa « villa aulique » du IV^e^ siècle conservés partiellement jusqu'au premier étage, ses murs en pierre et brique régulièrement appareillés, l'ampleur des parties conservées au-dessus du sol, l'édifice était déjà avant sa fouille l'un des monuments ruraux les plus impressionnants que l'on pût voir dans la péninsule ibérique. Ses bâtiments furent identifiés comme ceux d'une antique villa romaine (et non plus comme les restes du monastère de São Cucufate qui lui succéda au XIII^e^ siècle), par le maître de l'archéologie portugaise que fut Fernando DE ALMEIDA : celui-ci offrit généreusement d'en partager la fouille avec l'équipe française qui achevait alors la publication de sa grande étude archéologique du site de Conimbriga. Les travaux de fouilles, de prospection régionale, d'étude du matériel se sont poursuivis durant une large décennie, pour aboutir à ces deux grands tomes in-4°.

Le plan suivi donne une idée de l'ampleur de vues, proprement historique, avec laquelle les auteurs ont voulu faire bénéficier l'étude de ce monument de toutes les méthodes que l'archéologie actuelle met au service de l'exploration des paysages et des terroirs antiques. Ce monument, à soi seul d'un intérêt si exceptionnel, se trouve ainsi minutieusement situé dans l'espace et le temps de la Lusitanie romaine méridionale. La vie économique et sociale du domaine et de ses voisins s'en trouve aussi éclairée que peut l'être, en retour, l'histoire proprement architecturale des trois villas. Les « livres » centraux qui leur sont consacrés s'encadrent ainsi entre une série de chapitres initiaux sur « la terre et le temps » (situation dans l'espace et chronologie des édifices), et d'autres sur « la vie économique du domaine et des villas », dans une perspective élargie par une prospection et des sondages menés à travers toute la région environnante. Le dernier « livre » prolonge l'étude archéologique et historique vers la christianisation du domaine, l'installation des moines médiévaux, et même les projets d'aménagement du site fouillé.

La publication détaillée de la fouille est ainsi constamment ordonnée à une interprétation historique prudente et précise de ses résultats matériels. On le voit dès le premier « livre », où la chronologie des constructions repose sur une analyse poussée de tous les fragments céramiques recueillis sur le site (près de 28000 !). La moitié centrale du livre organise, dans les perspectives de la dynamique historique des constructions et remaniements, l'analyse détaillée des trois villas et de leurs architectures complexes. En particulier dans la zone où se sont superposés *in situ* la plupart des bâtiments des deux premières villas : la « ferme-grenier », encore très archaïque, et la « villa à péristyle », avec ses amples annexes de « secteurs rustiques » — deux phases nettement distinctes de l'exploitation rurale, correspondant au premier et au second siècles de notre ère. Leur succède, à l'époque tardive, un édifice encore plus distinct : une « villa aulique », amplement exposée au midi, déployant en largeur ses arcades, ses avant-corps, ses terrasses, ses escaliers menant à un « étage noble ». Cette architecture fastueuse, typique du IV^e^ siècle, est d'affinités plus urbaines ; elle inscrit sa silhouette entre le profil de la fameuse villa « du Seigneur Julius », sur une mosaïque du Bardo, et les restes, en cours de fouille, de la villa de Carranque au nord de la province de Tolède.

Pourtant, on ne peut en induire son appartenance à la civilisation des « grands latifondiaires ». Car l'apport capital de la prospection archéologique réalisée dans la région environnante par P. SILLIÈRES et V. MANTAS est justement d'y mettre en

évidence l'existence de villas plus modestes, relativement nombreuses, qui supposent une répartition bien plus « parcellaire » du terroir dans le cours de la même période. Les analyses diverses des matériels céramique et monétaire (près de 400 monnaies échelonnées au long des quatre siècles de la vie des trois villas) autorisent à conclure à une économie active de marché entre le domaine et l'extérieur; en particulier des échanges avec la ville voisine de Pax Julia (l'actuelle Beja), sise à une vingtaine de kilomètres du domaine. Bref, comme le dit le maître d'œuvre de la fouille et de sa publication, « la dynamique architecturale » fut ici « au service de la dynamique économique », et « les villas de São Cucufate » sont à verser « au dossier des belles réussites humaines » — de celles qui honorent la civilisation de Rome jusqu'au fond des campagnes de l'Occident.

La christianisation s'est traduite par un remploi du temple à péribole, encore bien conservé dans ses fondations et le bas de ses murs, sis au sud de la villa, et par les enterrements orientés (auprès de reliques de saint Cucufat?) entre le péribole et la *cella* du temple, tandis qu'une basilique et peut-être un groupe ecclésial (?) semblent avoir existé au nord de la grande villa tardive, en remployant des pièces de la villa 2. Un monastère a-t-il existé là au haut Moyen Âge, et donc bien avant ceux du XI^e^ et surtout du XIII^e^ siècle? Cette zone chronologique demeure la plus obscure de l'histoire du site, et mériterait sans doute des enquêtes complémentaires.

Dans cet ouvrage savant et clair, la technicité poussée des enquêtes sur les objets ne porte jamais préjudice à un dialogue ininterrompu entre l'archéologie et l'histoire. Il ouvre des vues nouvelles sur les mutations de la romanisation dans les campagnes du sud-est de la péninsule ibérique. Sa lecture est très instructive, grâce à l'organisation pertinente des méthodes et des enquêtes autour de l'histoire du monument, mais aussi de toute la région dans laquelle s'insérait l'économie de son domaine. R. ÉTIENNE complète ainsi sa résurrection d'une ville romaine du nord de la Lusitanie, par cette page neuve qu'il ajoute à l'histoire rurale du sud de cette province — une province romaine qui doit tant à son savoir et à ses dons d'organisateur de la recherche.

Jacques FONTAINE.

Actes du Congrès international « Venezia e l'archeologia », supplément n° 7 à la *Rivista di archeologia* : Rome, G. Bretschneider, 1990, 312 pages, 86 pl.

Dans la collection dirigée par G. TRAVERSARI, chez le même éditeur, plusieurs volumes avaient déjà paru, qui constituent des catalogues admirablement illustrés des collections archéologiques du Musée de Venise. Le colloque que G. TRAVERSARI et I. FAVARETTO ont animé et publié aux mêmes éditions Bretschneider, forme le complément indispensable de cette série puisqu'il situe dans leur cadre historiographique les riches séries d'antiques conservés à Venise et dans plusieurs grands musées européens. Les savants italiens et étrangers réunis à ce colloque ont donné cinquante contributions portant tantôt sur des œuvres particulières, tantôt sur des collections illustres comme celle de G. Grimani, O. Forzetta, V. Contarini, Benavides, etc... Quelques communications sur des problèmes archéologiques (fouilles, restaurations, analyses techniques) complètent le volume. L'essentiel demeure l'histoire des collections, domaine de recherche qui a heureusement pris ces dernières années une part décisive parmi les sciences annexes de l'archéologie et de l'histoire de l'art. L'apport est considérable, d'abord parce que ces objets, souvent célèbres (les « lions de Venise », qui viennent de Délos et d'Athènes, par exemple) ne sont plus ces aérolithes étranges dont on ne connaît pas la prove-

nance, mais deviennent les témoins, bien documentés, des goûts d'une époque, des sujets de prédilection d'un cercle érudits, et des tendances mêmes d'une ville située au carrefour de l'Orient et de l'Occident. Une des acquisitions de ce Colloque aura justement été de montrer, pièces à l'appui, comment Byzance a été la source la plus abondante de pièces en tous genres, notamment en sculpture, Ravenne, Este, Aquilée, n'ayant été que des « fournisseurs » mineurs. Un deuxième problème a été également traité, celui de la naissance de la notion de musée. On voit comment on passe de la collection réunie « ad uso di conversazione letteraria », à l'idée que le rassemblement de pièces antiques peut aider à faire comprendre ce qu'a été la civilisation de Rome (« *imagines Romae studio perquisitae* », comme le souligne la devise de la collection Grimani). La difficulté a été plutôt de cerner à quel moment de l'histoire de Venise on doit dater le début de ces collections; sans doute très anciennement, au moins pour Saint-Marc, si l'on admet la date de 828 pour la translation des reliques du saint. Des phénomènes artistiques connexes, comme celui de la copie, du pastiche et du réemploi d'objets antiques ont été aussi traités par divers intervenants. Enfin, le problème des influences dues à la présence d'objets célèbres dans les collections a été abordé. G. TRAVERSARI, en particulier, a eu la coquetterie de traiter un sujet moderne (le seul du volume) en montrant que le « Baiser » de Rodin est directement inspiré par un bas-relief antique conservé à Venise, où le sculpteur français n'était pourtant jamais allé! On doit supposer qu'il avait entre les mains ces cahiers de modèles qui ont toujours existé depuis l'époque grecque et qui circulaient aussi dans les ateliers du début du siècle. Avec la publication des Actes du Colloque « Anticomanie » (Lattes, 1988), ce volume sur les collections et les collectionneurs de Venise sera une mine très précieuse de renseignements (malheureusement sans *index*) dans laquelle archéologues, historiens d'art et conservateurs de musées pourront largement puiser.

H. LAVAGNE.

Épigraphie. Numismatique.

H. J. SCHULZKI, *Die Fundmünzen der römischen Strassenstation Flerzheim, Untersuchungen zum Münzgeldumlauf in der Germania Inferior*, Beihefte der Bonner Jahrbücher, 48 : Cologne, 1989, 159 pages.

Depuis la fin des années 1960, le matériel — surtout les trésors dont une bonne trentaine ont été inventoriés — a suffisamment augmenté pour qu'on éprouvât le désir de vérifier la problématique et d'en transcrire les résultats sous des formes quantitatives et graphiques tout de suite perceptibles au lecteur.

Le catalogue de 1906 monnaies recueillies sur le site d'une station de la route romaine conduisant à Bonn est donc précédé d'une claire mise au point qui, dans l'ensemble, confirme les faciès déjà connus. Je me bornerai à signaler les secteurs où, dans le sillage des observations proposées, on a le sentiment que des questions demeurent ouvertes : 1) quatre grands sites : Vindonissa, Carnuntum, Brigetio, Athènes indiquent une chute du nombre des deniers sous Hadrien; Trajan qui avait démonétisé les vieilles espèces avait alors accéléré les émissions, ce qui explique la retenue de son successeur; 2) l'auteur, intéressé à juste titre par les deniers coulés, s'exerce à en procurer une première liste mais le phénomène mérite d'être étudié en parallèle avec celui des exemplaires fourrés; 3) avec non moins de pertinence, outre Sardes et Aphrodisias, sont évoqués d'autres gisements probables en Turquie qui auraient livré des imitations d'*antoniniani* de l'Empire